

Paving the Way for Mrs Dalloway¹

Valerie Fehlbaum

Département de langue et littérature anglaises

J'espère que mon titre en anglais ne vous a pas trop effrayés. « Paving the way for Mrs Dalloway » me semble sonner mieux en anglais que « frayant un chemin/ouvrant la voie pour Mrs Dalloway », et vous aurez déjà remarqué que moi aussi, je sonne mieux en anglais, mais voilà, je vais faire de mon mieux, et je vous demande un peu d'indulgence.

Le thème de cette journée, « Femmes et vie publique : sors de ta chambre », me fait penser que l'espace en général est au cœur de l'écriture de Virginia Woolf, que ce soit l'espace physique d'une chambre à soi, ou l'espace métaphysique aux recoins de l'inconscient, ses célèbres monologues intérieurs. Cependant, Woolf avait aussi beaucoup à dire au sujet des femmes et de leurs relations à l'espace urbain, l'espace public donc. Même Mrs Dalloway, déesse domestique avant l'heure, prend plaisir à quitter sa maison et à s'aventurer dans la ville : « I love walking in London. [...] Really, it's better than walking in the country. »² (J'adore me promener à Londres... Vraiment, c'est mieux que des promenades à la campagne.)³

Evidemment, Mrs Dalloway n'est pas le seul personnage à apprécier la métropole. Peter

¹ Une partie de ce texte est apparu dans «Paving the Way for Mrs Dalloway» in *Inside Out: Women Negotiating, Subverting, Appropriating Public and Private Space*. Amsterdam and New York: Rodopi, 2008, pp. 149-166.

² Woolf [1925], 1972 : 8.

³ Pour les besoins de cet essai les traductions seront les miennes

Walsh, en particulier, aime aussi l'espace urbain, mais il est plutôt le *flâneur* traditionnel. Elizabeth, la fille de Mrs Dalloway, un peu moins à l'aise que sa mère en ville, désire également prolonger son temps dehors et traîne pour rentrer – en bus, il faut le préciser!

Et ce n'est pas seulement dans sa fiction que Woolf chante les louanges de la ville. Dans un essai publié cinq ans après *Mrs Dalloway*, en 1930, s'intitulant justement «Street Haunting: A London Adventure, elle maintient « The greatest pleasure of town life in winter [is] rambling the streets of London. »⁴ (Le plus grand plaisir de la vie en ville durant hiver est de faire des balades dans les rues.)

Il y a donc chez Woolf un sentiment de libération et, disons-le, de bonheur que seules les rues, l'espace public, peuvent procurer. Quelques décennies plus tôt, par contre, pendant l'époque Victorienne, la liberté pour une femme seule de se promener et d'apprécier la cité n'aurait pas été permise – surtout pour des femmes de cette classe – ou du moins c'est ce que l'on nous a fait croire. A la limite, la femme d'une certaine classe pouvait devenir « an angel out of the house », un ange qui apportait des biens aux démunis mais, en règle générale, la sphère privée était censée être son domaine, laissant la sphère publique au mâle de l'espèce – ou pour la femme d'une classe inférieure et/ou de mœurs douteuses. J'aimerais ici nuancer un peu cette division binaire de l'espace, tout comme quelques écrivains/écrivaines, précurseurs de Virginia Woolf, qui le faisaient déjà à l'époque, ainsi que certains critiques contemporains.

Idéologiquement, il y avait peut-être bien le souhait de maintenir des « gender-specific places », privé- féminin, public- masculin, mais la division était moins nette que l'on imagine. Déjà la définition de ce qui constituait le domaine public était, et reste, un peu floue. Il y a certains espaces, par exemple, et je pense aux musées, magasins, aux transports soi-disant « en

commun », aux jardins et aux parcs, qui sont en même temps des lieux publics, mais aussi, d'une certaine manière, des lieux protégés. Rappelons-nous que pendant les dernières décennies du XIX^{ème} siècle, Londres, tout comme Paris, s'agrandissait d'une manière phénoménale: les grands magasins, tels John Lewis (1864) et Liberty's (1876), ainsi que les cafés et tea-shops, tel ABC Teashops and Lyons Corner Houses, s'ouvraient. Les théâtres fleurissaient avec, en plus, les séances dites 'matinées' –signifiant en anglais dans l'après-midi, alors plus accessibles pour les femmes seules, et le développement des transports publics, les omnibus et les métros, ont facilité les mouvements et les mélanges de personnes, toutes classes confondues.

Les critiques comme Walter Benjamin ont déjà attiré notre attention sur le fait qu'à la fin du XIX^{ème} siècle, ces villes devenaient des sites de spectacle par excellence ou le *flâneur*, mâle, comme Peter Walsh, apparemment régnait, suprême. Certaines critiques féministes récentes, par exemple Elizabeth Wilson et Sally Ledger, ont néanmoins nuancé cette notion en suggérant que, éventuellement à des fins différentes, beaucoup de femmes arpentaient également les rues de la ville. Visiblement, il est important de se demander non seulement qui occupait les rues, mais lesquelles, quand et pourquoi. Par exemple, Regent Street, un endroit élégant pour les magasins de luxe pendant la journée, devenait l'empire des prostituées le soir.

Déjà dans les années 1860, il y a eu beaucoup de discussions dans les journaux au sujet des femmes et l'espace public. Un certain « *Paterfamilias* des Provinces » a lancé un débat dans *The Times* (January 7, 1862) parce que, semble-t-il, pendant une récente visite à Londres, une parente et une amie avaient été sérieusement importunées. Pour finir, un long article est paru dans *Temple Bar* (July 1862 : 132-139) qui s'intitulait « Out Walking ». C'était signé seulement des initiales 'E.L.L.', et il faut dire que, généralement, l'anonymat régnait dans les journaux à

⁴ Woolf, 1930: 155.

cette époque, mais tout le monde savait que 'E.L.L.' était une certaine Eliza Lynn Linton (1822-1898), pas du tout connue pour ses idées libérales ; et pourtant ses commentaires sont très intéressants pour nous aujourd'hui.

Elle commence logiquement en posant la question « Is it a fact that modest women are continually being spoken to if they walk alone? And that even two well-bred, well-dressed, and well-conducted girls together are not safe, however quiet their demeanour and unalluring their attire? » (Est-ce que c'est un fait que des femmes modestes sont régulièrement accostées si elles se promènent seules? Et que même deux filles bien élevées, bien habillées et qui se comportent d'une manière convenable courent des risques, malgré leur air tranquille et leurs vêtements peu voyants?) Ensuite elle demande, « What becomes of all the modest single women of the middle ranks, who, if they walk at all, are obliged to walk alone [...]? What becomes of the daily teachers, art-students, 'assistants' of every kind, readers at the British Museum, and the many other instances of unprotected womanhood abounding? » (Que se passe-t-il, alors, pour toutes ces modestes femmes célibataires des milieux bourgeois qui, si elles se promènent, sont obligées de se promener seules [...]. Que se passe-t-il pour toutes ces enseignantes, ces étudiantes des Beaux-Arts, des assistantes en tout genre, ces lectrices au British Museum et le nombre incalculable d'autres femmes non-accompagnées ?) Ceci suppose que, contrairement à ce que l'on nous a fait croire, déjà au milieu du XIXème siècle il y avait assez de femmes parfaitement respectables dans les rues. Cependant, Eliza Lynn Linton termine en donnant quelques conseils aux femmes, une sorte de manuel de conduite, « a highway code», pour les femmes en ville. Jamais, pourtant, elle ne suggère qu'elles devraient rester chez elles.

Des femmes, donc, participaient activement à la vie publique de la ville. Elles n'étaient pas toutes, par contre, des flâneuses assoiffées de sensations, mais souvent simplement des

employées qui se rendaient au travail. Et ceci soulève aussi la question de la *visibilité* de ces femmes. Est-ce que certaines femmes étaient, et sont encore, plus visibles que d'autres, ou plutôt moins *invisibles* ? Est-ce que ceci est une question de classe plutôt que de sexe, ou même d'âge ? Et j'espère pouvoir revenir sur le sujet..... peut-être pendant la discussion ?

Dès le milieu du siècle, il y avait eu des mouvements pour et contre l'élargissement de l'accès au travail rémunéré pour des femmes. A la fin des années 1850, par exemple, le Langham Place Circle attirait l'attention sur les problèmes vécus par les femmes qui cherchaient du travail, et, évidemment, la presse écrite, qui se développait à « une vitesse grand 'V' », contribuait fortement à la discussion avec maintes séries sur «des emplois pour les femmes». Il faut dire que la plupart des suggestions, comme on peut l'imaginer, pouvaient toujours être accomplies à l'intérieur de la maison, et/ou restaient plutôt confinées aux passe-temps qu'aux emplois sérieux. Même l'écriture était censée rester un hobby – ce qui est assez curieux quand on réfléchit au nombre élevé de femmes écrivains célèbres au XIXème siècle. Nous sommes peut-être tous familiers avec l'idée des dames bien pensantes qui « pondaient » des romans ou des collections de poésies dans le confort de leur salon, mais le journalisme proprement dit était très rarement mentionné, et, si jamais il l'était, il y avait tout de même la suggestion des sphères bien distinctes entre journalisme au masculin et sa version au féminin. Et même, je devrais ajouter que même pour les hommes le journalisme n'était pas considéré comme la meilleure forme d'écriture.

Pourtant, certaines femmes s'engageaient non seulement sur la voie publique mais aussi sur les chemins professionnels, et ainsi devenaient encore plus menaçantes pour le monde assez fermé des hommes de lettres tel Leslie Stephen, le père de Virginia Woolf, qui n'avait pas vraiment une réputation d'avant-gardiste. Ces femmes, je dirais, s'approprièrent l'espace public,

aussi bien par leurs écrits que par leur comportement, passant littéralement outre les limites conventionnellement imposées à leur sexe.

J'aimerais ici juste mentionner deux exemples, parmi plusieurs autres, de femmes écrivaines de la fin du siècle, Ella Hepworth Dixon (1857-1932) et « George Paston » (Emily Morse Symonds) (1860-1936), que j'estime être les précurseuses de Virginia Woolf, et qui décrivent justement dans leurs romans des femmes qui jouissent pleinement de l'espace public. Dans les deux cas, *The Story of a Modern Woman* (Hepworth Dixon 1894) et *A Writer of Books* (« Paston » 1898), les protagonistes non seulement apprécient la ville, mais la préfèrent nettement aux intérieurs domestiques qui présentent certains dangers, lesquels, aujourd'hui encore, restent des sujets tabous. Quelques années plus tôt, un ou deux romanciers, aussi bien hommes que femmes, comme Charlotte Brontë dans *Jane Eyre* (1847) et Wilkie Collins dans *The Woman in White* (1860), avaient déjà soulevé les questions des dangers dans le monde domestique, et l'on peut aussi penser à l'histoire de la pauvre narratrice de Charlotte Perkins Gilman, *The Yellow Wallpaper* (1892) qui devient carrément folle parce qu'elle est contrainte à rester à l'intérieur et à ne rien faire. « The home », l'espace domestique, censé être un lieu sûr pour des femmes, pouvait s'avérer encore plus dangereux que l'espace public. Des écrivaines comme Ella Hepworth Dixon et « George Paston » montraient qu'une vie hors de la maison était non seulement préférable, mais éminemment possible.

Dans ces deux romans, *A Writer of Books* et *The Story of a Modern Woman*, les protagonistes expriment un certain plaisir, même un soulagement, à être dehors, dans les rues. Dans le premier, la femme écrivaine est décrite, au début, plutôt comme une lectrice de la ville. Arrivant des provinces, «Every day....she explored the sights of London, but still she felt impatiently that the great city lay like a clasped book before her, a book every page of which she

wished to turn, while as yet she could only gaze upon the cover. »⁵ (Chaque jour elle explorait Londres, mais elle sentait avec impatience que la grande ville était comme un livre fermé, un livre dont elle avait hâte de tourner chaque page, mais que pour l'instant elle ne pouvait qu'en admirer la couverture.) Au fil du roman, naturellement, elle accède aux pages si convoitées, et finit en y ajoutant les siennes, mais je ne vous en dévoilerai pas plus ici. Dans *The Story of a Modern Woman*, il y a en fait deux femmes principales qui sont bien plus habituées à la métropole que la protagoniste de « George Paston ». L'une d'elle est le traditionnel ange hors de la maison qui sillonne les quartiers pauvres en venant à l'aide des femmes démunies ; l'autre, vraiment la femme moderne du titre, à mon avis, devient journaliste. Ayant déjà accompagné, jeune, son père à travers la ville, devenue orpheline, elle doit se rendre seule un peu partout pour accomplir son travail. Ce faisant, elle devient observatrice et objet d'observations elle-même. Elle remarque aussi bien les endroits chics que les endroits sordides, mais se sent bien moins menacée sous le regard des hommes de la rue que sous celui des hommes de sa propre classe qui la lorgnent d'un oeil lubrique pendant les soirées mondaines. A la fin, toujours seule, elle surveille la ville et la décrit comme « majestic, awe-inspiring, inexorable, triumphant London »⁶ ('Majestueux, impressionnant, inexorable, triomphant) mais c'est vers la ville qu'elle tourne ses pas. En la décrivant ainsi, elle est sûrement une précurseure de Mrs Dalloway, et je dirai qu'Ella Hepworth Dixon et « George Paston » ont ajouté des pavés sur le chemin de la Modernité, et ont aidé à frayer le chemin pour Mrs Dalloway.

⁵ Paston 1899 : 37

⁶ Hepworth Dixon, 1894

References

- BRONTE, Charlotte (1847), *Jane Eyre*. Harmondsworth: Penguin, 1966.
- COLLINS, Wilkie (1860), *The Woman in White*. Oxford: Oxford University Press, 1996.
- HEPWORTH DIXON, Ella, (1894), *The Story of a Modern Woman*. Peterborough: Broadview, 2005.
- PERKINS GILMAN, Charlotte (1892), *The Yellow Wallpaper*. London: Virago, 1981.
- E.L.L. (Eliza Lynn Linton), 'Out Walking', *Temple Bar* Vol.V, (July 1862), p. 132-139.
- GEORGE PASTON (Emily Morse Symonds) (1898), *A Writer of Books*. Chicago: Academy Chicago Publishers, 1999.
- WOOLF, Virginia (1925), *Mrs Dalloway* Repr. Harmondsworth: Penguin, 1972.
- "Street Haunting: A London Adventure", *Collected Essays* Volume 4